



ENTRETIEN avec Claude Ber et Cyrille Derouineau

conduit par *Alain Freixe** (paru incomplet dans le *Basilic* N°32 de mai 2009)

Cyrille Derouineau est photographe. On lui doit une trentaine d'expositions sur des thèmes aussi divers que les ports ou les villes la nuit. Claude Ber, chargée de cours à Sciences-Po, présidente du Carrefour des écritures et du jury du *Forum Femmes Méditerranée*, est poète même si elle écrit aussi en prose, notamment pour le théâtre. On lui doit outre de nombreuses participations à des ouvrages collectifs et à des revues, plus d'une dizaine d'ouvrages depuis *Lieu des Epars* chez Gallimard en 1979 à *La mort n'est jamais comme* qui reçut le prix Yvan Goll en 2004 et vient d'être réédité aux éditions de l'Amandier.

Si Cyrille Derouineau est intéressé par l'écrit – il a notamment publié plusieurs livres avec des auteurs de polars : aux éditions Le bec en l'air vient de paraître une série de photographies sur Ostende avec six écrivains dont Didier Daeninckx, Jean-Baptiste Pouy, Marc Villard... ; Claude Ber, elle, s'intéresse à tout ce qui peut faire bouger ce qui a nom poésie, notamment les relations entre l'écrit et la parole, l'œil et l'oreille.

La question, la seule finalement, pour l'un comme pour l'autre, dans ces *Vues de vaches* que publient dans leur collection " Carnets " les éditions de l'Amourier c'est de savoir comment dire ce qui excède ? Comment dire avec des images ce qui reste hors des images ? Comment dire avec des mots ce qui reste hors des mots ? Essayons d'en savoir un peu plus...

Vues de vaches, qui voit qui et quoi ?

Ce que je peux nommer ne peut réellement me poindre.

Roland Barthes

Alain Freixe :

Les textes, les livres ont toujours une arrière-histoire. Entrons si vous le voulez bien dans celle de ce très beau livre d'images. Lequel de vous deux se tient au commencement de ce projet d'écriture ? Des photographies ou des textes, qui est premier ? Comment s'est déroulé le procès d'écriture du livre ? A-t-il connu des ruptures ? Quel en a été le rythme ?

Claude Ber :

Je connaissais le travail de Cyrille, il connaissait le mien. L'envie nous est venue de réaliser un livre ensemble. Notre premier projet, toujours en cours d'ailleurs, portait sur les "lecteurs" à partir de photographies réalisées par Cyrille. C'est un projet auquel d'ailleurs, je vais m'atteler cet été. Puis en échangeant, dans le plaisir de l'amitié, Cyrille m'a montré ses photos de vaches et nous avons communiqué si je puis dire non pas dans un fétichisme animalier mais dans un croisement de souvenirs liés à ces animaux, qui ont bercé les vacances de mon enfance avec ma grand-mère paternelle. C'était une paysanne de Lantosque, une vallée de l'arrière-pays niçois. Mes deux parents incarnaient deux horizons, du côté de la mère, la ville, le vieux Nice et la mer, du côté du père les montagnes, le village. Et il y avait, sur cette côte niçoise, où, en hiver, on voit depuis le bord de mer les cimes enneigées, balancement et lien entre ces lieux. Il en naissait, chez l'enfant que j'étais, des rapprochements, des collusions d'images, de sensations et de mots, la neige et la mer, la prairie de la mer et les vagues d'herbes, les crêtes d'écume et les arêtes rocheuses, le moutonnement de l'eau et celui des troupeaux de moutons et de vaches que l'on ne menait encore en transhumance vers les alpages sur les routes et les chemins. L'odeur de sel et celle du lait dans les étables. Bref, un réel et un imaginaire qui se mêlaient. J'ai toujours gardé un attachement pour ces bêtes, immenses pour un enfant, et qui ont accompagné mes premiers

* **Alain Freixe**
écrivain, poète,
critique littéraire à
L'Humanité
et rédacteur en chef de
Basilic
gazette des Amis de
l'Amourier



pas, et que je n'ai ensuite cessé de croiser dans mes traversées campagnardes mais aussi dans les mythes, les tableaux, en somme tout un substrat de mémoire où je n'avais jamais puisé ou très peu, indirectement, je le dis dans un des textes, et qui s'est trouvé, là, ravivé par le travail photographique. Car, à regarder les photos de Cyrille, tout m'est revenu en mémoire, dans un présent qu'elles étaient capables de ressusciter. C'est donc, en cela, des photos qu'est née l'écriture, mais dans une perspective non pas illustrative mais dans une rencontre d'imaginaires et de souvenirs. J'ai "ruminé" un long temps puis commencé à écrire et le livre s'est écrit en continu relativement vite.

Cyrille Derouineau :

Les images existaient déjà lorsque j'ai rencontré Claude, il y a quelques années. J'ai débuté la série à la fin des années 80. Depuis elle s'est développée et enrichie paisiblement, au fil des ans et de mes déplacements ici et là-bas, en région parisienne où j'habite et lors de mes multiples séjours en province et à l'étranger.

J'aime les vaches depuis ma plus tendre enfance. J'ai en mémoire des souvenirs de mon père s'arrêtant au bord des routes, en province, pour les apostropher ou les klaxonner en passant. Petit, je partais en camp de vacances EDF à la campagne avec mes grands-parents maternels. Nous logions à proximité des champs. La toute première chose que je disais à ma grand-mère, lorsque je me réveillais le matin, c'était : *on va voir les vaches ?* depuis elles ne m'ont plus jamais quitté. Et elles font partie de mon univers photographique (et de mon univers tout court, d'ailleurs) depuis plus de vingt ans.

La rencontre avec Claude fut un révélateur, humain et artistique : je savais enfin avec qui et où allait pouvoir vivre et se bonifier mon troupeau. Fasciné depuis longtemps par la rencontre entre le mot et l'image dans l'espace du livre, Claude m'offrait des résonances à mes images avec son écriture charnelle, à fleur de peau et dans la matière de l'animal. Nous n'avions plus qu'à sélectionner une trentaine d'images ; libre à Claude, ensuite, de s'en imprégner pour convoquer ses vues de vaches. Car il est bien question ici d'imprégnation, et non de description des images. Le descriptif ne m'intéresse pas. L'imaginaire et l'onirique, oui. Et c'est bien ce qu'offre Claude avec ses mots.

Alain Freixe :

Une question annexe. Et le projet éditorial ? L'ordre mis entre les photographies et les textes qui les accompagnent, leur donnent la réplique, est-ce l'ordre chronologique ou bien un autre ordre s'est-il imposé ? Et si oui, selon quelles exigences ?

*Vous lisez notre **Basilic**, aussi vous savez que j'aime interroger mes interlocuteurs sur la question du titre. Alors d'où est venu celui-ci et quand ? Dès le début, à titre quelque peu programmatique ? S'est-il imposé chemin faisant ou dans l'après-coup comme résumé du projet ? Et puis comment l'entendez-vous ?*

Claude Ber :

Le premier titre de travail pour moi, c'était *33 textes et trois poèmes* ! Titre provisoire comme j'en ai toujours et qui sont moins titres que balise, échafaudage, qui disparaît ensuite la plupart du temps. C'est lors d'un repas avec Jean Princivalle que "Vue de vaches" s'est imposé avec son double sens correspondant aux différents types de textes qui composent le livre. D'un côté, des "vues de vaches" qui sont comme photographies écrites d'images qui me sont revenues en mémoire et qui croisaient les photos de Cyrille ou que les photos faisaient renaître. De l'autre, des textes non pas vraiment du point de vue des vaches mais avec quelque chose de cela où la ruminante devient méditante, dans tous les cas point de départ de ruminations/méditations où se croisent le ludique et le jeu de mot, le sérieux, l'humour, le souvenir, la gravité, une variété de ton indispensable pour ne pas faire du sériel un répétitif !

L'ordre et l'agencement entre les photos et les textes, lui, s'est imposé peu à peu d'abord dans un échange entre Cyrille et moi-même, puis avec Bernadette Griot. Tantôt en jouant de l'analogie, tantôt du contraste, tantôt du décalage, tantôt de l'appareillement. Des points de convergence ont jailli immédiatement et je l'ai souligné davantage à partir d'un imaginaire éveillé par la photo qu'en redoublant la photo elle-même. Photos et textes se passent de commentaire et d'illustration, mais ils jouent ensemble en écho/écart. Écart d'écriture notamment, auquel je me suis attachée. L'écriture, pour moi, devait prendre un parti distinct de la sobriété des noirs et blancs de Cyrille. Une épaisseur, un éventail large de mots, une herbe dense et drue en somme où faire paître ce beau troupeau ! De façon à éviter la redondance. L'effet miroir. Ensuite est venue la mise en page de Bernadette Griot, remarquable, je dois le dire car habillant à son tour, plastiquement, l'ensemble du livre et qui m'a immédiatement séduite.

.../...



Cyrille Derouineau :

Claude a très bien résumé tout le cheminement du livre, composé d'aller-retour de l'un à l'autre, d'échange et de discussion tout autour du projet grandissant. Je l'ai laissé s'occuper des contacts avec Bernadette et Jean, elle les connaissant et pas moi. J'avais entièrement confiance dans l'avancée du troupeau vers sa vie livresque.

Alain Freixe :

Dans L'herbu de (ta) langue, chère Claude, selon ton expression de Nul n'a ferré les mots à notre cœur (Dossier Claude Ber, revue Autre Sud, N°42-septembre 2008), voilà qu'au côté d'animaux sauvages menacés par la cupidité stupide des hommes, tu ajoutes la vache ! Et non cet "animot", selon le mot de Derrida, dont le singulier balaie d'un revers de main la diversité des formes de vie mais bien les vaches, celles qui "existent dans l'empan de leurs corps isolés ou rassemblés. Mais seulement là. Dans le charnu. Le charnel." Celles-là même à qui les photographies de Cyrille Derouineau donnent vie les douant de ce lointain qui seul permet la relation. C'est à ce point de lointain, me semble-t-il, auquel correspond bien dans ton écriture cette volonté de ne pas les emprisonner dans le discours, qu'elles "passent loin des mots", "intactes" !

Claude Ber :

Qu'elles passent, traversent, aillent. Que l'écriture de toute façon, vaches ou pas, soit traversée, passage et non clôture. Plusieurs textes font retour sur l'écriture, sur ses cheminements, ses questions. Il s'agit bien toujours de mener "animots" en champ et non à l'abattoir ! Le parti pris est, c'est vrai, de sensualité, de charnel, très présent aussi dans les photos de Cyrille et qui lie les deux "écritures". Mais la présence du mot et de l'image n'est pas de même nature. Il s'agit pour l'écrivain de faire animots avec l'animal mais aussi que l'animal jaillisse de l'animot et n'y soit pas à dissection seulement. Et quand je dis jaillissement de l'animal c'est de nous-mêmes qu'il s'agit aussi. De l'animal, de mots et de maux que nous sommes, si je puis me permettre de filer le jeu de mots/maux pour continuer à mettre du jeu dans les rouages de la langue ! Et la vache à cela se prête d'autant plus qu'elle est "vachement" présente dans la langue, qui peut être "vache" et dure de la corne ou du sabot à qui la trait de travers ! Il y a du nourricier et du définitivement inapprivoisé dans la langue. De l'étranger, de l'altérité, de l'autre irréductible. De l'autre de soi compris. C'est cela que j'aime aussi dans l'animal : qu'il ne soit pas humain. Une radicale altérité. Que nous craignons et massacrons souvent. En nous, entre nous, hors de nous. Tant elle nous est épreuve, défi, limite. La vache est alors fort *philosophiante* ! Et je ne me suis pas privée de ces "chemins de traverse" qui n'ont évidemment aucune ambition heideggerienne, mais jouent parfois en clin d'œil, en sous main avec ce qui se machine entre nous et le vivant, entre nous et notre place dans le vivant.

Alain Freixe :

Pour moi, ce livre est le livre des regards. Il y a une véritable polyphonie des regards. Il y a d'une part le regard de l'enfant qui a été au contact des vaches ; le regard du poète qui en connaît un bout sur l'histoire (la vache étrusque !), sur les mythes (Isis, la déesse vache...), la littérature (La Fontaine), l'art (la vache de Kandinsky) ; le regard du photographe et ses cadrages ; le regard des vaches elles-mêmes... et cela qui du fond de l'image nous regarde. Ainsi de celle que tu nommes "l'égarée" et qui, dans un face à face, te regarde la regarder et dont le regard te fait rendre "les armes" – On pense à Rilke, à sa Huitième élégie à cet ouvert qui s'ouvre dans le regard animal. Une autre image bouleversante, c'est celle de cette vache, œil levé vers le ciel – reprise avec bonheur en vignette de quatrième de couverture. Que ce pouvoir de lever les yeux soit prêté aux vaches, je trouve cela bien émouvant d'autant que je ne saurais oublié Roland Barthes disant dans La chambre claire que pour bien voir une photo, il faut lever la tête comme pour bien lire, n'est-ce pas Claude, il faut savoir lever les yeux du livre...

Claude Ber :

Ma première réaction serait de ne rien ajouter à cela hormis remercier ce regard de lecteur qui regarde le livre et semble y trouver ce que nous souhaitions qu'il soit... un croisement de regards. Et l'espace entre ces regards. L'espace d'autres regards qu'ils susciterait sans jamais rien clore ni achever. L'art et l'écriture nous regardent autant que nous le regardons. L'animal aussi nous regarde. "Lever les yeux", "lever la tête" c'est à cela que nous sommes conviés, à prendre un surplomb ou un envol qui n'ont rien d'intellectuel mais sont tout intérieurs. C'est la verticale de l'art ou du poème – cette verticale dans les deux sens dont parlait Juarroz – et qui nous invite à la fois à descendre en nous, à traverser un dedans et à s'élever vers la hauteur de nous-mêmes, vers une verticalité que l'on pourrait nommer spirituelle, mais qui est aussi celle de notre corps, que la langue courante dit simplement lorsqu'elle oppose "lever



les yeux” à “baisser les yeux” avec ce qu’il y a de dignité affirmée, de refus de toute humiliation dans ces yeux levés qui vont au regard de l’autre ou à l’ailleurs, opposant de même “se mettre debout” ou de “se coucher” devant la vie. Sa cruauté indifférente comme sa beauté. Indissociable comme le soulignait Rilke lorsqu’il notait *la beauté est la porte du terrible*. J’emploierais de nouveau volontiers le terme de “posture” en double opposition à pause et à imposture. Il y a dans l’art un appel au libre, à ce “debout” du libre qui a affaire tantôt à la révolte tantôt à l’accord plein au monde et qui, dans les deux cas, dirige nos regards au-delà de nous. Les lève. Nous soulève. C’est alors paradoxalement la charge (charge comme charge électrique et comme charge de vivre) qui allège... C’est ce “chargé” de l’art qui déleste. Cela dit, je ne voudrais pas trop non plus entrer dans une opposition haut et bas, qui dirigerait l’un positivement et l’autre négativement avec tout ce que cela ramènerait d’opposition corps/esprit que j’ai toujours ressentie comme un enfermement. Impasse d’une religiosité orientée vers le mépris ou la haine du corps, des parties “basses”. Lever les yeux s’entend alors en tous sens sur une terre ronde où haut et bas peuvent s’inverser ou dans tous les cas sont indissociables comme la fin de la X^{ème} Élégie de Duino, qui dessine ces deux directions “Et nous, avec le bonheur/qui dans notre pensée est une ascension/nous aurions l’émotion, voisine de l’effroi, qui nous saisit/lorsque tombe une chose heureuse (les italiques sont de Rilke), fin qui fait écho à l’image précédente et désignée explicitement comme “symbole” rassemblant dans le même double mouvement des “chatons suspendus au noisetier” et “la pluie qui vient tomber sur le royaume sombre de la terre”. L’animal y est en haut ! En ce sens-là, l’animal, et la vache cet animal lourd, matriciel, fait lever les yeux dans les deux sens. Vers une animalité, un charnel perçu comme étant commun à nous et à elles, mammifères que nous sommes. Et ce terme d’animalité que nous utilisons si souvent pour désigner le pire en nous est bien inapproprié car il désigne plutôt le pire de notre humanité, cette cruauté gratuite, ce massacre réciproque dans l’espèce humaine, dont l’animalité est précisément exempte. L’animalité de l’animal nous fait alors, oui, lever les yeux. Ouvrir les yeux sur ce que nous avons de “dénaturé”, dénaturation qui fait, elle aussi, à la fois le meilleur de notre humanité et son pire. À une époque où la planète même est mise en danger par cette perte du sens de ce que nous sommes, rien qu’une des formes de la vie que sa conscience de vivre et de mourir rend différente mais non dominante comme nous le croyons, il y a au regard de l’animal qui nous regarde et que nous regardons, loin de tout anthropomorphisme, une mise en question de cette image de l’homme comme centre du monde, de cet égocentrisme forcené à la fois individuel et collectif si je puis dire (égocentrisme de chacun comme de l’espèce par rapport aux autres espèces qu’elle détruit sans vergogne) quelque chose qui tient de la mort et non de la vie. Les textes comme les photos le disent, la vache c’est du charnu, du charnel, de la viande... mais nous aussi, viande que nul ne dévore plus sauf nous-mêmes qui nous entre-dévorons symboliquement, chair fragile et puissante à la fois, qui vit et meurt, sans laquelle ces verbes n’ont pas de sens. Je l’écris dans un des textes, où, à nous comparer, c’est la vache qui apparaît “spirituelle” et nous du côté d’une incarnation destructrice parce que refusée. À la promesse d’une éternité de l’esprit, on massacre allègrement les corps. C’est pourquoi je me méfie de la valorisation de l’esprit, de l’âme plus encore, qui peut désigner l’amplitude de l’humain mais aussi son indéfectible (et je choisis le terme à dessein) prétention, sa malivole obstinée. Avec cette définition de Spinoza, qui toujours m’accompagne du mal comme diminution dans l’être et du bien comme augmentation dans l’être, on quitte les antithèses corps/esprit, l’animalité/déité. On pourrait dire alors, inversant les termes, qu’il y a davantage d’âme dans une vache que dans les dévots de n’importe quelle croyance qui asservissent et tuent au nom de cette dernière. Lever les yeux oui mais vers une spiritualité, une mystique telles qu’elles existent hors des dogmes et s’opposent toujours aux croyances dans lesquelles elles s’enracinent. Les dévots n’aiment pas les mystiques tant ils préfèrent la lettre et ses bénéfices humains, trop humains, à l’esprit... La vache mène loin ! Ou tout près. Au ras du corps. Dans le vivant, dont simplement nous participons. Sans plus. Sans rien de plus hormis de le savoir dans un langage. Et la souffrance gratuite que nous infligeons au vivant, à toutes les formes de vivant, nous-mêmes inclus, le regard animal me la renvoie et si je rends les “armes”, c’est bien au sens propre du terme. Sans tomber dans une rêvasserie pastorale aussi caricaturale que son contraire, car l’homme a survécu aussi “contre” la nature avec ses moyens propres d’humain, il n’y a pas seulement une idéalisation un peu naïve dans la réflexion de Rousseau, que Voltaire caricaturait en l’invitant à venir “brouter ses herbes”, il y a du politique plus audacieux que tout autre à l’époque, sur la démocratie ou l’égalité. Débarrassée de tout sentimentalisme, la réflexion sur nature et culture continue de nous interroger. Différemment. Autrement. Sur notre identité. Sur notre place dans l’univers. Sur notre futur. Cela aussi c’est “lever les yeux”. Voir plus loin que le bout de son nez, cesser de regarder le doigt quand le sage montre la lune, arrêter de considérer le monde comme un supermarché. “Fourmis, fourmis” concluait de nous Asturias dans *Hommes de maïs* au risque, aujourd’hui, qu’un jour les fourmis ne nous



survivent... Comme l'écrivait Dostoïevski, la beauté, entendue comme l'acte artistique, pourrait bien être alors seule susceptible de sauver le monde non pas par une magique rêverie idéaliste mais parce que l'art n'est ni producteur ni prédateur et que c'est alors à un "lever les yeux" radical qu'il invite, à une rupture radicale avec tout ce sur quoi reposent nos modes de vie, qui sont, plutôt, au regard de l'histoire et de ses charniers ininterrompus, modes de mort.

Alain Freixe :

Dans le chapitre Vache'Art, tu écris que "peindre – je rajouterais volontiers photographe ! – ou écrire sur vache donne à méditer. Sur l'art et sur la vache". Si méditer est plus que penser, si c'est vivre sa pensée, comment l'un et l'autre avez-vous vécu vos pensées à propos de l'art. Et de la vache ?

Au bout du compte un "lâcher prise" ? Une prise de vue qui donne "le libre et le large" ? Photographie et écriture exaltant "la part manquante" par où passe la vie ? Sagesse du photographe, sagesse du poète ?

Claude Ber :

Mes précédentes réponses anticipent un peu cette question. Il y a un écho sonore – et pas seulement – entre rumination et méditation. Cela tient du retour sur. Remâcher sans rabâcher. On ne peut pas, me semble-t-il travailler avec / à partir de / en écho-écart d'un autre art que le sien sans s'interroger sur l'un et sur l'autre. Sur la photographie, je le fais de biais en écrivant sur la vache de Kandinsky justement parce qu'elle n'est pas là donnée à voir ou sur les vaches peintes ou à travers l'évocation d'un tableau de Diane photographe élaboussée. Jamais directement. Jamais je ne commente les photos de Cyrille bien sûr, mais, en filigrane, j'en parle sans cesse... Je reviens aussi très souvent sur l'écriture et à cet irréductible que l'art n'est pas la chose et que je n'écris pas sur les vaches (c'est ce que dit humoristiquement le texte sur le *vach'art*), j'écris sur une page avec des mots. Et en l'occurrence avec le mot "vache". Un texte dit leurs avatars en poésie depuis les classiques génisses jusqu'aux "bêtes à beurre" de Saint-John Perse. Et c'est sur ce mot-là que le travail porte d'abord, une fois rassemblé le matériau du souvenir, des ruminations, des méditations, sur la matière du mot et des mots. J'ai essayé de croiser trois écritures, les ruminations, les vues de vache (photos écrites en quelque sorte) et trois poèmes (avec l'aller à la ligne définissant le vers) et d'effacer parallèlement, de temps à autre, la frontière entre ces textes. Qu'il se fasse à la fois distinction nette et mouvement entre eux pour éviter la répétitivité, le catalogue. De plus, une photographie ou un tableau n'est pas seulement pour moi prétexte à écriture ou déclencheur d'écriture. C'est autre chose. De plus complexe et de plus intéressant. Il faut faire avec. Avec cette présence de l'image qui s'incruste dans l'écrit. Et le mot est à double sens : incrustation visuelle qui vient rompre la ligne grise des mots, incrustation métaphorique. Ça colle une image... À la rétine, à la mémoire et il faut s'en décoller ! Il faut que l'écriture à la fois l'accepte pleinement et s'en débarrasse pour exister à son tour. Dans cette double contrainte, il y a place pour le "poétique" qui se nourrit de la contrainte sous toutes ses formes. Et les textes sont parsemés d'allusions au poétique, de l'évidence d'un Apollinaire cité, à Ponge caché dans "cuir corne et crème" car les poètes ne cessent de parler de poésie, en poésie et dans la poésie.

Y a-t-il là une sagesse ? Cette question fait resurgir à mon esprit un entretien que j'ai publié dans le numéro de la revue *Autrement* intitulé *Poésie et sagesse*. C'est vaste question ! À grandes nuances surtout ! Pour Bashô elles étaient indissociables... Si on entend par sagesse une quête, une interrogation du monde et de soi, une posture face au réel loin de tout moralisme, une manière d'être au monde, alors, oui, en ce qui me concerne, la poésie en est une. C'est ma manière d'être au monde. De le regarder, de l'interroger, de le contempler, de le fouiller, de le penser comme de le goûter, en référence à l'étymologie du "sage" qui est à la fois celui qui sait et celui qui goûte dans un entrelacement de l'esprit et du corps, qu'on ne trouve pas dans les dogmatiques fausses sagesse qui donnent recettes de vie. Les mots sont à prendre à la lettre et dans tous les sens et si la sagesse est "art" de vivre, elle est bel et bien art et n'est sagesse que parce qu'elle est "art", lorsqu'elle est "art". Il faudrait "ruminer" plus longtemps cela pour en dire à la fois la gratuité et l'exigence, le charnel et l'abstrait, pour... le digérer car réponse brève exige longue rumination !

Cyrille Derouineau :

Pour moi, l'art c'est tout à la fois l'apaisement et parfois dans un même temps le bouleversement, le retournement de l'âme du cœur et du corps, la projection soudaine dans un autre monde, un autre espace-temps. Peut-être une expérience mystique, à certains moments. Je pense en particulier à la peinture – Pierre Tal-Coat, Miquel Barcelo, Pizzi Cannella entre autres – plus (étonnement) qu'à la



photographie, et à l'écriture, bien sûr. Quant à la méditation et la vache, c'est clair que cet animal – et certaines de ses représentations artistiques – prêtent à cela et à l'apaisement, justement. Faisons l'expérience, à la campagne, dans le creux d'un chemin lorsque nous apercevons au loin des vaches dans un champ. Approchons-nous, asseyons-nous. Et attendons. Goûtons la paix intérieure qui nous envahit doucement, à l'approche du troupeau. La vache vient lentement ; elle est toute à la fois craintive et curieuse. Et elle s'approche encore, de plus en plus près. Sa curiosité l'emporte sur sa crainte. Oui elle vient, jusqu'à passer son mufle entre les barbelés, jusqu'à approcher ses naseaux bruyants et humides sur nous, jusqu'à nous lécher, ce qu'elle fait très souvent. Et là, justement, devant l'animal nous lâchons prise. Nous évacuons la peur, le souci et le trac. Nous devenons humbles devant elle. D'ailleurs nous sommes souvent assis dans l'herbe, et elle debout, bien ancrée sur ses pattes. Nous nous prosternons, nous les hommes, devant cet animal millénaire. À ce moment-là la capture photographique de la vache, qui a été précédée de tout ce temps d'apaisement, n'est presque qu'un détail. Ce qui importe c'est la rencontre qui a eu lieu avec elle, avec le monde et l'univers tout entier, même ici au bord d'un simple champ.

Alain Freixe :

Tu écris dans La mort n'est jamais comme : "Je ne parle ou je parle ne disant rien avec des grelots / de mots au cou / comme / une vache – une vache aux yeux doux et large – / des grelots de mots grêles / faisant ma phrase grelotter par désœuvrement du sens (...)" . Certes tu ne vas pas jusqu'à la métaphore d'Yves Rouquette "lo poeta es una vaca" – faut-il traduire ? – mais tout de même il y a cette idée d'une écriture qui rumine, qui fait revenir, mâche et remâche, déplie et plie le déjà passé, vécu et pensé... et musique...

Claude Ber :

J'aime beaucoup ce "lo poeta es una vaca" sonnante en outre dans cet occitan proche du parler de ma vallée alpine. Je l'ai souvent dit ou écrit, je travaille et retravaille mes textes, je les rumine, les laisse "croupir" (je tiens à ce mot), les reprends, les réduis en fragments, les amalgame, les triture dans tous les sens. C'est ce qui explique aussi que je publie à un rythme assez lent, jamais de plaquettes et seulement des livres non des recueils. Car, à part quelques exceptions, on peut dire que je n'écris pas des poèmes mais un texte entier dont les poèmes sont des paragraphes successifs et la construction, l'architecture du livre influence autant le travail des textes que le matériau initial des textes influence l'architecture. Tant que ce n'est pas un livre, mes textes ne sont que du matériau en chantier. Je les rumine chacun séparément, puis ensemble puis je rumine la totalité, bref on comprend la lenteur de ce processus de bovidé ! Au passage, il s'en jette beaucoup. Et j'aime aussi ce déblaiement. Faire du vide. Et ne garder au fond que ce qui a été vraiment rendu autre par cette manducation si on veut continuer cette métaphore stomacale, un peu forcée mais qui, tout de même, me plaît dans son travail organique, travail de la bouche qui parle, de cette oralité première de la langue qui entre par l'oreille – on naît au langage par l'oreille comme Gargantua jaillissant de l'oreille de Gargamelle le signifie superbement – que le poème travaille à la fois d'oreille et au rasoir de la vue. Travail du corps. Les sens et le sens en un même mot qui rassemble dedans et dehors, intimité et distance. Avec le point de vue, le recul, le retour critique, appelons le comme on voudra qui va tailler implacablement dans cette masse herbue de la sensation, de l'épais de l'être au monde. Lier et délier d'un même mouvement. Entendre dans le double sens du terme. "Es una vaca" dirait-on en patois alpin. C'est une vache, le poète en ce que cela avait de mystérieux, de magique pour l'enfant. Quand je m'étonnais – je l'écris d'ailleurs – qu'on puisse devenir si gros animal à ne brouter que de l'herbe mais aussi à ce que ces étendues de vert, ces brassées de foin jaunes et craquants finissent à l'étable en lait crémeux. C'était un mystère. Il demeure dans le travail d'écrire quelque chose de cette métamorphose ni mystérieuse ni magique mais qui fait du réel une langue, de la chose perçue, sentie, un objet de langage, quelque chose d'étranger à soi.

Sans le savoir vraiment, dans cette conscience inconsciente qui nous travaille dans l'écrire, dans un mouvement ludique – écrire de vaches, c'était aussi une certaine sorte de jeu et de pari un peu risqué – je me suis aventurée sans le savoir à une limite parce que les vaches remontent, pour moi, au plus loin de l'enfance, au sous-basement des mots, à un avant des mots – un texte raconte d'ailleurs les langues de l'enfant brouté par les vaches –. Je me suis rapidement rendue compte qu'à travers les vaches, c'est d'écriture, du poème que je parlais. Il y avait là une gageure, mais aussi une vérité profonde, qui est la manière dont l'écrire se nourrit de l'enfouï, des premiers contacts avec la langue, de son sonore, de ses glissements, de ses imprécisions fondatrices, cette errance qui fait la vache vachue comme on dirait couillue ou glisse de vache folle à la parabole des vierges folles et vierges sages. C'est là où m'ont menée les vaches, à mon propre pré, au langage comme, enfant, autrefois, je les ai menées au leur, aux



pâtures de trèfles et de luzerne vers le Terron ou St Colomban. Elles m'ont souvent abritée de l'orage. Dans le silence de leurs yeux. De leurs meuglement qui sonne mais ne dit pas. Et ce silence qui sonne sans dire, c'est cela que je tente ici comme toujours de tisser sous le dire du poème, dont le dire excède ce qu'il dit. Ou alors c'est raté ! Ou factice. Toutes choses que le prosaïque du travail fermier, de la quotidienneté paysanne fait immédiatement éclater. C'est dur de bavarder ou pérorer en haute montagne, sous les éclairs, couché à ras de terre dans le grand silence des sabots des vaches qui claquent sur les pierres des drailles. On en garde quelque humour et quelque humilité placide, comme elles... Je devais bien aux vaches de leur rendre ce cadeau précieux.

